

# L'ECHO DES GOURBIS

JOURNAL



N° 21 -- OCTOBRE 1916

## ABONNEMENTS

France un an... 5 fr.  
Etranger un an... 10 fr.

S'adresser à l'ECHO DES GOURBIS  
131<sup>e</sup> Territorial de Campagne  
SECTEUR POSTAL 51

Le Numéro

5<sup>c.</sup>

Directeur Général: Pierre CALEL

Directeur Artistique: Franc MALZAC

Directeur Administratif: Jean CAZES

## LE RÉGIONALISME ET LA GUERRE

Parmi tant d'autres choses qu'elle nous a apprises, la Guerre nous aura appris à mieux connaître et à mieux aimer nos grandes villes, joyaux de l'art français et parmi elles, au premier rang, ces villes héroïques: Arras-la-Mutilée, Reims-la-Poilue, et Châlons, et Bar-le-Duc, et Nancy cette Capitale du front qu'ils n'ont pas eue, qu'ils n'auront pas, et tant d'autres cités dont beaucoup de Français ont connu les merveilles et les richesses quand ils ont su que ces merveilles et ces richesses étaient détruites ou menacées.

Soyons justes désormais pour nos villes françaises qui, grandes par leur beauté, se sont montrées grandes aussi par leur héroïsme. Sachons adorer comme il convient ce que nous avons empêché les Boches de brûler. Et sachons encore qu'en dehors du Front il y a partout sur le sol de France d'autres villes, admirables aussi.

Des renaissances formidables surgiront de la mort et des ruines. Une des plus importantes sera celle des villes de France et, par elle, du meilleur art, des vraies traditions de notre race.

Ce sera du beau et du grand régionalisme.

La guerre aura appris aussi aux diverses provinces françaises à se connaître entre elles.

Pendant des années, presque tous les

### LA FRANCE A CEUX QUI LA DÉFENDENT



Dessiné au front par Franc MALZAC

Français valides des provinces les plus éloignées auront vécu et se seront battus côte à côte.

Lorrains et Parisiens, Picards et Champenois, Bourguignons et Auvergnats, Berrichons et Gascons, Provençaux et Limousins, Savoyards et Flamands, tous ceux de France en un mot ont communiqué dans l'œuvre grandiose.

De cette fraternité d'armes, de cet échange d'idées, de langage, d'habitudes locales, naîtra sûrement une plus grande fraternité nationale, un grand amour de chacun de nous pour tous les pays de France, pays où nous aurons vaincu le Boche, pays d'où nous l'aurons chassé, pays des camarades poilus qui ont partagé avec nous les horreurs sublimes des jours de bataille et l'ivresse du triomphe, pays des pauvres gens que nous avons laissés dormant leur sommeil de gloire sous la terre des tranchées.

On ne pourra plus parler à beaucoup de Français d'un coin de France sans qu'ils aient là quelque souvenir ou quelque ami, sans qu'ils sachent comment on y vit et, souvent, comment on y meurt, sans qu'ils le connaissent et sans qu'ils l'aiment.

Et en fait de conquête, dites donc, les Boches?... Ce sera justement la bonne conquête de toute la France par tous les Français!

CAHORS

# A vos Lyres !!!

## SALUT, PINARD !

A mon vieux Camarade,  
le Commandant AMIOT.



1

Salut, Pinard, vrai sang d'la Terre :  
Tu réchauff' et tu rafraichis,  
Grand Eléxir du militaire !  
Plus ça va, et plus j'réfléchis  
Qu'si tu n'existais pas, en somme,  
H aurait fallu l'inventer :  
« Ya pus d'pinard, ya pus d'bonhommes ! »  
C'est l'neuveu cri d' l'Humanité !...  
T'es à la fois plaisir et r'mède,  
Et quand t'es là, on s'sent veinard ;  
Tu nous consol' et tu nous aides :  
Salut, Pinard !

2

Salut, Pinard de l'Intendance,  
Qu'as l'« goût d'trop peu », ou l'« goût de  
[rin »,  
Sauf les jours où l'aurais tendance  
A puer l'phénoï ou bien l'purin...  
Y a mém' des fois qu'tu sens l'pétrole !...  
T'est troubl' t'es louche, et t'es vaseux ;  
Tu vau pas mieux qu'ta soeur la gnole :  
C'est sûr comme un et un font deux  
Qu'les Riz-Pain-Sel, is vous mélangent  
Avec l'eau d'eu'n' mare à canards...  
Mais quoi fair' ?... la soif nous démange :  
Salut, Pinard !

3

Salut, Pinard de contrebande  
Qu'un gas mariolle et dégourdi,  
Bien qu'd'ici la distanc' soit grande,  
Vient d'rappporter d'chez l'mercanti :  
T'as tell'ment battu la campagne,  
Et baratté dans les bidons  
Qu'ça t'rend mousseux comm' du champa-  
[gne...]  
Comm'ça, ceux-là qu'ont d'illusion  
Pourront s'figurer qu'is gueul'tonment  
Avec des truff' et du homard...  
Quand on rêve, pus rien n'vous étonne :  
Salut, Pinard !

4

Salut, Pinard, vrai jus des Treilles,  
Dont un permissionnair', quéqu'fois,  
Nous rapporte une ou deux bouteilles ;  
C'est tout l'pays qui r'vit en toi :  
Dès qu'on a bu les premièr' gouttes,  
Chacun r'trouve en soi son pat'lin...  
La p'tit' maison et la grand'route...  
La douc'promise en coiff' de lin...  
L'un r'voit les p'tits ; l'aut', la vieill'mère  
Qui tremblait tant, l'jour du Départ...  
Et l'on s'sent chaud sous les paupières...  
Salut, Pinard !

Salut, Pinard de la Victoire  
Qu'on nous promet d'puis si longtemps !  
Quand ça s'ra-t-il qu'on pourra t'boire ?  
Ah, jour de Dieu, c'qu'on s'rait contents !  
Il faudra bien qu'ell' s'accomplisse,  
Pour rendre enfin les Peup'l'heureux,  
La grand'Revanch' de la Justice :  
L'jour où l'on clouera Guillaum' Deux  
Avec Joseph, dans la mém' bière,  
Les Alliés boiront à pleins quarts  
Ni eau, ni thé, ni c'dr', ni bière :  
Rien qu'du Pinard !

Capitaine Marc LECLERC  
aux tranchées (septembre 1916).



## A CEUX DU "GUSTAVE-ZÉDÉ"



Vous qui venez ici, peut-être insouciant,  
Le cœur ensoleillé, sans doute impatient  
De verser dans l'Oubli, la joie de votre Rire,  
Laissez-moi vous conter l'histoire d'un  
[navire !]

Un long fuseau vert d'eau bien connu de  
[vous tous]  
S'en revint l'an passé du Pays des Burnous  
Vers le Pays normand qui jadis l'a vu naître  
Dans ses rues, certain soir, Cherbourg vit  
[reparaître]

Le pompon flamboyant et le ruban doré  
Des hardis matelots du Gustave-Zédé !!!  
Puis dans notre arsenal, Vulcain de sa  
[cisaille]

Tailla le sous-marin à grand bruit de  
[ferraille !]

Et, durant de longs mois, de l'Automne  
[à l'Hiver,]

Du Printemps à l'Eté, le Fer mordit le Fer,  
Transformant peu à peu en une arme plus  
[belle]

Le Gustave-Zédé, retour des Dardanelles !!!

O vous, Coquelicots ! Marins des Torpilleurs !  
De Dixmude, Héros ! Et sans doute  
[d'Ailleurs !]

Vous le vîtes un jour s'élançer dans la  
[Brume]

Au nord de Chavagnac, frangé de blanche  
[écume,]

Bondir comme un Dauphin sur l'immense  
[aquarium]

Qui chante pour nous tous l'Eternel  
[« Te Deum ! »]

Puis au soir il revint, les couleurs  
[ruisselantes]

Chantonnant dans leurs plis nos hymnes  
[frémissements !]

Il devait s'en aller vers le Sable joli  
De l'île de Corfou ou de Gallipoli !...

Mais!... le Destin voulait que la page fuyante  
De la Vie de Ceux-Là, ait son heure  
[payante !]

.....

Tout dort dans l'Arsenal ! Trois heures du  
[Matin !]

(C'était l'heure pour Eux ! Choisie par Toi !  
[Destin !])

Et le Zédé sautait pour inscrire sans Gloire  
Quelques Martyrs de plus au Livre de  
[l'Histoire !]

L'impitoyable Faulx dans un geste effrayant  
Frappe à coups redoublés et fauche en  
[aboyant !]

Son Cortège est de Feu ! Son haleine fétide !  
Horrible fut leur Mort dans un linceul  
[d'acide !]

.....

O vous, Coquelicots ! Marins des Torpilleurs !  
De Dixmude, Héros ! Et sans doute  
[d'Ailleurs !]

Vous les vîtes, la Nuit, s'engloutir dans  
[l'Écume]

Sur leur beau Sous-Marin explosé dans la  
[Brume !]

O vous tous dont le Cœur, en cette heure,  
[a prié,]

Merci pour les Martyrs du Gustave-Zédé !...

Cherbourg, 25 août 1916.

E. LESCOT,  
1<sup>er</sup> MAÎTRE-PILOTE.



## Feuilles et Fruits du Chêne

Le Kaiser a décerné au Kronprinz  
les feuilles de chêne de l'ordre  
Pour le Mérite.

LES JOURNAUX.

Comment peux-tu ne pas plier  
Sous le lourd fardeau de la gloire,  
Fritz Guillaume, fameux guerrier,  
Enfant chéri de la Victoire ?

Car tu vas à pas de géant,  
Et n'as jamais connu ta route  
Qui vers de lointains Saint-Foulcamp  
Mène le Kronprinz en déroute.

Héros vaillant comme pas un  
Rempart de la grrrande Allemagne,  
Toi qui faillîs prendre Verdun,  
Vas-tu te remettre en campagne ?

Après des exploits aussi grands  
Voilà qu'on méconnaît ta peine,  
Et qu'on te marchande des glands  
... Pour mettre à tes feuilles de chêne.

Albert BOUISSON.



## CHEZ NOUS



### CITATIONS.

Ont été cités à l'ordre du jour pour faits de guerre :

#### Ordre de la Division.

31 août : BARRAS Alfred, téléphoniste.

10 septembre : VIVIEN Lucien, sergent ; CLARY René, caporal.

#### Ordre du Régiment.

5 septembre : DESTIP Gabriel, mitrailleur.

10 septembre : CAPDEVILLE Paul, médecin aide-major.

11 septembre : LESPINASSE Noël, sergent ; POJADE Marcellin, ALAGNOUX Charles, mitrailleurs ; BONNEVAL Gustave, CANCEZ Firmin, soldats.

22 septembre : BRUCH Bernard, lieutenant

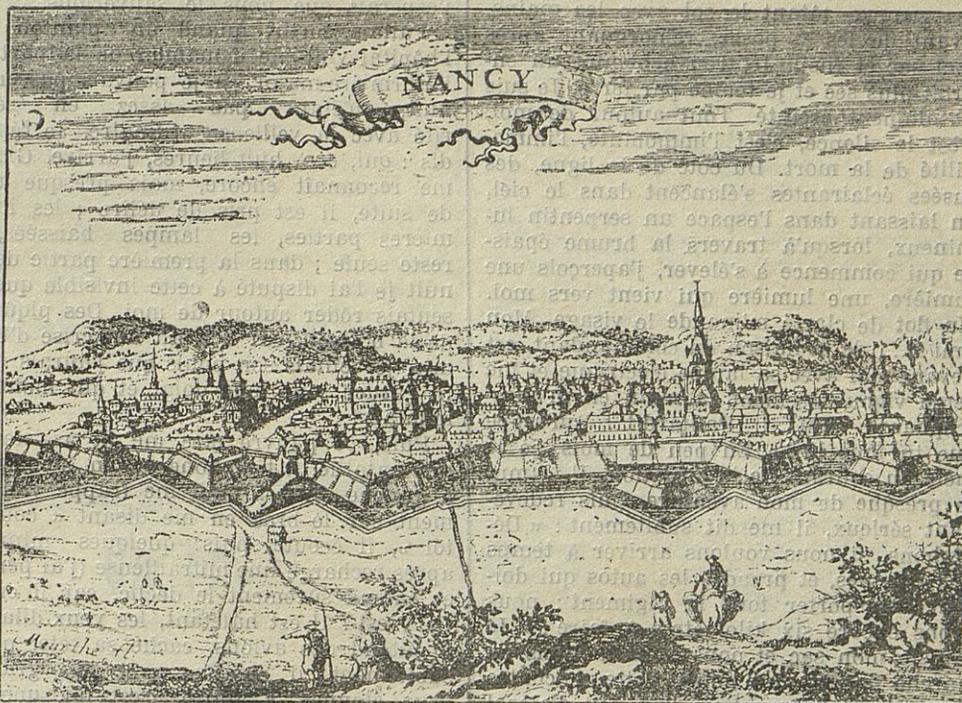
## Une relève en Champagne

### A mon camarade DUBOIS.

Toute la compagnie était déjà rassemblée à travers les boyaux, quand nos remplaçants arrivèrent. C'étaient des Bretons, au visage dur et volontaire. Ils venaient de passer un mois au repos et étaient tous équipés à neuf. Leur figure reposée, toute jeune, fraîche et rose, leur vêtement encore plein de plis neufs ; leur allure, vigoureuse et confortable, contrastait fortement avec notre tête boueuse, nos effets en loques, notre corps décharné où grouillait la vermine et que toute force physique semblait avoir abandonné. Ils nous demandèrent si le secteur était bon. Nous répondîmes évasivement et nous pensions : « Vous n'avez pas fini d'en voir !... » Ils descendirent dans nos cagnas, les chefs firent relever les sentinelles, et le lieutenant qui commandait notre compagnie, d'un bref coup de sifflet, donna le signal du départ.

Alors notre calvaire commence, nous avons à faire plus de 10 kilomètres, dont 5 dans les boyaux, pour gagner les cuisines, où nous devons nous arrêter. Le sac pesant sur le dos, embarrassés par le fusil, les musettes encombrées, les 120 cartouches dans nos cartouchières, nous marchons lourdement dans le sol qui s'enfoncé. Il a plu ces jours derniers, et le terrain sablonneux de ces régions est extrêmement mouvant ; dans les creux, nous enfonçons dans la vase jusqu'aux jarrets. On va ainsi marcher pendant des heures, avec comme horizon, le pan de capote de son voisin, suant, soufflant sous le poids qui nous accable, en une interminable file, en une longue et douloureuse valse des boyaux. De temps en temps, un camarade, s'accrochant dans des fils téléphoniques, trébuche, provoquant un retard dans la mar-

## LA CAPITALE DU FRONT



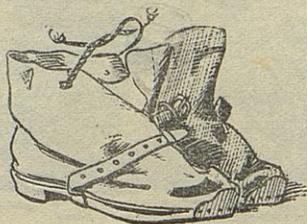
Nancy au XV<sup>e</sup> siècle

che de la colonne. Alors, ce sont des jurons, des imprécations, à l'adresse du pauvre bougre. On rouspète après lui pendant une heure, satisfaisant ce besoin de ronchonner, bien connu dans toutes les armées.

Le corps dégourdi un peu par la marche, nous retrouvons nos pensées.

Derrière nous, la Butte de T\*\*\*, désormais célèbre, se détache dans le ciel et nous paraît déjà éloignée. Nous la quittons sans regret, mais que de souvenirs son nom seul évoquera, lorsque, plus tard, nous vivrons en des temps plus doux et nous aurons le loisir de causer à la veillée. Nous quittons le boyau, pour marcher à terrain découvert, mais nous descendons et nous enfonçons de plus en plus dans la boue. Nous sommes en plein marécage et nous ne nous en sortons qu'avec peine. Alors une montée longue et fatigante commencée. Toute la compagnie est en désordre, chacun marche ou se traîne comme il peut. Notre lieutenant marche en tête, la tête basse, le dos courbé et ses yeux semblent chercher la réalité des choses. Il donne, de temps en temps, un long coup de sifflet pour rallier les trainards et les faire dépêcher. La nuit noire et le sol glissant, semé d'objets hétéroclites et péle-mêle, gênent notre marche. Chevaux de frise abandonnés, câbles démolis, voitures levant désespérément les bras, rails tordus. Partout et en inégale quantité des trous d'obus de différentes grandeurs, remplis d'eau croupie, que nous buvons, tellement notre soif est grande. Sans souci de la boue, nous nous

aplatissons par terre et n'ayant pas la force de prendre notre quart nous buvons goulument ce liquide jaunâtre, où notre sueur tombe goutte à goutte. Enfin, nous arrivons au sommet de la côte. La pause siffle et c'est heureux. Nous nous affalons sur la terre mouillée. La plupart couchés sur le dos, sans avoir quitté le sac, pour ne pas avoir à le remettre tout à l'heure, respirent bruyamment ; quelques-uns, vaincus par la fatigue, s'endorment. A la fin de la pause, beaucoup ne peuvent se relever ; je suis de ceux-là. Je sens la compagnie qui s'éloigne, aussi j'arrive quand même à me mettre sur pieds et je pars, zigzaguant comme un homme ivre. Avec deux ou trois autres de mes camarades, restés également en arrière, nous formons un petit groupe qui suit la compagnie à distance. Le sol devient de plus en plus mouvant. Les coups de sifflets d'appels se font toujours entendre et ils nous aident souvent à modifier notre direction et à nous maintenir dans la bonne. A droite et à gauche, c'est la plaine à perte de vue, avec de légers accidents de terrain, que l'on devine confusément dans la nuit noire. Nous nous échelonons et je reste un des derniers. Tout à coup, je sens que le sol se dérobe sous mes pieds, je sens que je glisse dans la boue, jusqu'à la ceinture. J'appelle, je rassemble toutes mes forces pour crier, mais personne ne répond. Alors, subitement, tout le tragique de ma situation se présente à mes yeux. Je suis seul, horriblement seul, enlité jusqu'aux aisselles dans la plaine déserte et l'obscurité. Je reste un moment abasourdi, puis je cherche à me dégager. J'appelle encore, mais en vain ; la nuit m'enveloppe du silence de ses ténèbres. J'entreprends une lutte désespérée contre cette terre qui m'étreint. Je me débats contre elle rageusement et j'arrive enfin à me dégager, en utilisant mon sac comme surface plane et comme appui. Je m'éloigne de ce trou effrayant creusé par mon corps. Il se rem-



plit d'eau immédiatement. Je marche sur les genoux, tâtant le sol avec les mains, avant de les y poser, remorquant après moi sac et fusil. Je trouve bientôt un endroit plus sec et je tombe par terre. Je suis absolument éreinté. Tout autour de moi, c'est le silence, c'est l'immobilité, l'immobilité de la mort. Du côté de la ligne, des fusées éclairantes s'élancent dans le ciel, en laissant dans l'espace un serpent lumineux, lorsqu'à travers la brume épaisse qui commence à s'élever, j'aperçois une lumière, une lumière qui vient vers moi. Un flot de clarté m'inonde le visage. Mon ami B..., de la liaison du commandant, est devant moi avec sa lampe électrique et me serre vigoureusement la main en m'apostrophant : « M... ! Pautard !... qu'est-ce que tu fous là ? » En peu de mots, je le mets au courant de la situation. Il s'amuse presque de mon aventure, puis redevenant sérieux, il me dit subitement : « Dépêchons, si nous voulons arriver à temps aux cuisines, et prendre les autos qui doivent transporter tout le régiment ; nous avons encore six kilomètres à faire ! » Je rajuste mon sac et nous nous mettons en marche par la nuit noire. Cette rencontre inespérée et l'absorption d'un peu d'alcool de menthe m'ont délassé, et je fais allégrement le chemin, en compagnie de B... Le brouillard s'épaissit de plus en plus, chassant l'ombre de cette horrible nuit. Le jour enfin apparaît et je rejoins ma compagnie qui tranquillement boit le jus, autour de la cuisine roulante. Il me faut donner de nouvelles explications sur ma fugue, ma disparition subite. Mon copain D..., l'homme élégant des temps passés, qui nouait sa cravate lui-même, m'appelle plaqueur. Mes camarades et moi, nous semblons transfigurés ; nous sommes dégoûtants à faire peur, mais nous ne ressentons plus, pour le moment du moins, aucune fatigue. La vision du repos qui va devenir réalité, la satisfaction d'avoir accompli cette gigantesque étape, la joie bien compréhensible de n'être plus sous les crapouillots, le bonheur de voir la grande clarté du jour, tout nous fait oublier nos souffrances et nous grise. Nous sommes mis en ordre pour monter dans les autos et, comme nous prenons place, D... s'approche de moi et me dit en souriant de ses grands yeux qui pleurent : « Dis donc, Pautard, chantons donc une chanson. »



ETIENNE PAUTARD,  
10<sup>e</sup> d'infanterie.

## La Fiancée

Souvenirs d'une Infirmière  
Parisienne

J'avais quitté le pauvre Glazes à cinq heures, très malade sans doute, mais à 26

ans, on a tant de jeunesse que malgré moi, j'espérais que nous le sauverions.

J'allais sortir, quand un planton de l'hôpital vint me demander de la part de l'infirmière-major, si je pouvais passer la nuit, n'étant pas assez en sécurité avec la veilleuse ordinaire. Je répondis : oui, et à huit heures, j'arrive. Glazes me reconnaît encore, mais presque tout de suite, il est pris de délire ; les infirmières parties, les lampes baissées, je reste seule ; dans la première partie de la nuit je l'ai disputé à cette invisible que je sentais rôder autour de moi. Des piqûres, de la boisson, car il avait une crise d'Uramie, je veillais son pouls que j'aurais voulu garder sous mon doigt et qui montait, montait !

Puis, ce pauvre être me fit assister à une bataille, il téléphone « bien, bien, plus à gauche, bien » et il me frappe violemment sur le bras en me disant « couche toi », il écoute, puis quelques minutes après recharge une mitrailleuse (j'ai pensé) et entend sûrement le déclic, car il crie : Ça y est ? Il est haletant, les yeux dilatés, il entend des avions, cache sa tête, puis, subitement, il me fixe avec des grands yeux étonnés. « Marie, c'est toi, que je suis content, tu t'es mise en blanc, ça me fait plaisir, je te l'avais bien dit que j'en sortais, tu m'aimes toujours ? Approche-toi, donne tes mains, on va se marier. Ah ! Comme c'était terrible de prendre les mains du pauvre, de l'entendre parler d'avenir, alors que ses mains étaient déjà presque froides. Une sueur abondante ruisselle sur son visage.

Embrasse-moi, me dit-il, me fixant toujours. Alors, j'approchai mes lèvres du front de Glazes et lui mis un profond baiser. Il eut un profond sourire illuminé, me serra les mains et murmura : je t'ai... il n'acheva pas !

Et mon cher soldat de la France s'endormit dans un rêve d'amour.

Après l'avoir conduit à la chambre fleurie ou ceux qui meurent attendent le grand départ, je mis ma cape et mon voile sombres et j'allai dans le haut de Montmartre porter les dernières paroles et le dernier baiser de Glazes à sa petite fiancée de 19 ans.

J'en reviens profondément émue, mais l'enfant fut stoïque, elle me fit répéter plusieurs fois la même chose « comment disait-il, Madame ? » Oui, on s'aimait tant ! C'est égal, ça me fait moins de peine de savoir qu'il a pensé à moi ! Quelle bonne idée j'ai eue d'aller à elle toute de suite, maintenant, je vais me reposer, cette nuit comptera parmi les nuits émouvantes passées près de nos héros

Marie-Louise de BRAGUES.



## MISE AU POINT

Louise M... à M<sup>me</sup> P..., fruitière, Paris.  
\*\*\*, août 1916.

Ma chère marraine, c'est demain votre fête, et je vous la souhaite bonne et heureuse. Je n'oublie pas que vous m'avez nourrie et élevée après la mort de maman. Il ne faut pas m'en vouloir si mes lettres sont rares. Ma petite famille m'occupe, et je vais tous les jours à la gare porter le manger de mon mari dont le service est dur, car il est le seul homme d'équipe non mobilisé.

Il reste peu d'hommes dans la commune : des tout jeunes et des vieux. Le travail des champs est en retard. On serait dans le pétrin si nous n'avions pas les prisonniers boches pour aider. Ils sont bons ouvriers, tranquilles et doux comme des agneaux. Plusieurs fermes en occupent chacune vingt, gardés par un seul soldat ; mais ils n'ont pas envie de se sauver. Au contraire, ils disent qu'ils ont bien de la chance, et qu'il leur tarde encore plus qu'à nous de voir finir la guerre. C'est vrai que ce n'est pas leur faute s'il y a tant de malheur dans le monde. Beaucoup sont pères de famille, avec d'honnêtes figures roses et blondes sous leurs chapeaux de paille marqués d'un grand P.

Ils disent qu'il est temps que ça finisse, n'importe comment, et mon mari dit la même chose. Il vous envoie le bonjour, et moi, chère marraine, je suis pour la vie

Votre filleule toute dévouée,

Louise M...

\*\*\*

M<sup>me</sup> P... à Louise M..., à \*\*\*.

J'ai été vendeuse aux Halles avant de me mettre à mon compte, et, quand j'ai une vérité à dire, tu sais que ça ne me gêne pas beaucoup. Si tu avais été à portée de la main quand j'ai eu fini de lire ta lettre, tu aurais attrapé une paire de gifles. On voit bien que tu habites un endroit où l'on ne sait pas ce que c'est que la guerre.

Est-il Dieu permis à une Française de dire que les Boches sont des agneaux ! Oui, quand ils sont battus. Alors ils se mettent à genoux, lèvent les bras, pleurnichent : *Kamarades*. Quand ils prennent nos hom-



mes, ils les tuent pour n'avoir pas la peine de les nourrir. Ils sont d'honnêtes pères de famille dans la ferme où ils travaillent, mangent leur saoul, au lieu de crever de faim chez eux. Je te crois, qu'ils n'ont pas envie de se sauver !

S'ils entraient vainqueurs dans ton village, sacrée idiote, ces agneaux couperaient les mains à tes gosses pour les empêcher d'être soldats un jour. Ils te feraient ce que tu sais bien sous les yeux de ton imbécile d'homme qui trouve que son service est dur. Ils brûleraient sa maison ;

ils l'emmèneraient en Allemagne ; et, quand il reviendrait, tu lui offrirais un nourrisson avec une bonne figure rose et blonde de Boche.

Voilà ce qui s'est passé non pas une fois, mais dix mille fois, dans les pays où l'on sait ce que c'est que la guerre.

Et ça recommencerait un jour ou l'autre si l'on finissait la guerre *n'importe comment*. Je pense bien que, cette fois, on ne laisserait pas aux Boches le temps de nous envahir, et, dans tous les cas, ils n'envahiraient pas ton village. Mais tes fils iraient tout de même se faire tuer, comme ont fait les nôtres ; du moins j'espère qu'ils prendraient modèle sur eux.

Au revoir. Je te pardonnerai quand tu m'auras écrit que tu as parlé comme une perruche. Si tu veux comparer les Boches de chez vous à un animal inoffensif, compare-les au moins à des cochons.

Ta vieille marraine,  
Adèle P...

## JOURNAUX DU FRONT

Le *Canard de l'Est*. (Souvenirs de 1914).

2 août. — Le long du train courent des guirlandes de verdure, et la fumée de la locomotive s'échappe d'une touffe de lauriers. Des hymnes triomphants montent, couvrant le fracas des roues sur les rails. Parfois une tête joyeuse s'encadre dans une portière, un bras agite un mouchoir, un drapeau. Le long de la voie, des femmes acclament les mobilisés, leur jettent des baisers à poignées, des fleurs. Certaines portent à bout de bras des petits enfants et les présentent à ceux qui partent pour le Grand Inconnu glorieux.

Il en est aussi qui pleurent....

★★

### UNE PERLE.

Le *120 Court* :

Une toute petite perle tombée de la plume de M. l'Officier qui en fait le détail :

Compte-rendu du 21 Août.

« ... un cheval a été blessé à la jambe d'un coup de pied au T. R... (!) » (? !)

Le vétérinaire est perplexe !

## VERSEZ VOTRE OR !

Dans Nancy on voit affiché un peu partout l'appel suivant :

### LORRAINS !

Pour répondre au geste criminel de l'Allemagne qui, le 3 août 1914, déclara la guerre à la France ; pour hâter la fin de cette guerre et le retour de vos enfants :

ECHANGEZ VOTRE OR

ACHETEZ DES BONS DE LA DEFENSE NATIONALE

A la France tu confieras  
L'or qu'elle réclame instamment.  
Ce n'est un don que tu feras,  
Mais un échange seulement.  
Ton bas de laine cherchera  
Et videra complètement.  
A la Banque tu partiras,  
Pour y faire ton versement.

En beaux billets l'on te rendra,  
Même valeur, exactement.

Une vignette recevras  
Et garderas précieusement.  
Tes billets utiliseras  
Pour faire un heureux placement :  
Bons de Défense tu prendras,  
Ou Obligations même ment.  
Beaux intérêts tu percevras :  
Ton avoir ira grandissant...  
Et la victoire sourira  
A la France plus promptement.

Abbé DUPLESSY.

Comité lorrain de l'Or et des Bons de la  
Défense nationale.

## Echos et Nouvelles du Front



### LE PREMIER POILU.

Un ancien de la Légion nous a raconté le fait suivant qui, d'après lui, explique l'origine du nom de *Poilu*, donné à nos soldats.

Entre 1880 et 1900, il y a eu à la Légion, un officier célèbre, rude, brave et populaire parmi tous les légionnaires de ce temps : c'était le capitaine Cointemont. On l'appela *Le Poilu*, justement parcequ'il n'avait que cinq ou six maigres poils de barbe au menton. Mais, comme c'était un gaillard admirable, un soldat et un chef de premier ordre, quand on voulait parler d'un brave qui était un peu là, on pensait à lui, on pensait au *Poilu* Cointemont et on disait : *C'est un Poilu*.

Par extension, on aurait donné le nom de *Poilus* à tous les combattants français qui sont un peu là aussi.

## ENVOI DE FLEURS.



Un poilu qui n'est pas riche (il n'en manque pas), a eu la touchante idée d'offrir à sa marraine, ne pouvant lui offrir grand chose de précieux, une chose pourtant précieuse infiniment. En allant en permission il a emporté une plante cueillie sur le talus des tranchées et que soigneusement, il avait mise dans un pot rempli de terre des tranchées. Le brave poilu a trébuché son présent, du front à Rochefort ou habite sa marraine, Mme Peslin et où il allait passer chez elle sa permission.

La bonne marraine a embrassé le brave gas et, en apprenant ce qu'était la plante et la terre qui lui étaient offertes ainsi, elle a eu les larmes aux yeux. — Il y avait de quoi.

## LE VITRAIL.

Dans une église de Nancy, près de ce quartier incomparable où se trouvent la place Stanislas, le Palais Ducal et tant d'autres chefs d'œuvre, est un église.

Dans cette église, se trouvait un vitrail représentant l'Empereur d'Autriche, lequel avait payé fort cher cette reproduction de sa physionomie.

Un zeppelin ayant, le jour de Noël (délicate attention,) laissé tomber quelques bombes beaucoup de vitraux de l'église ont été abîmés, mais celui de l'Auguste fripouille a complètement disparu ; il ne reste plus que le plomb qui tenait le vitrail.

Pour cette fois, les zeppelins ont moins mal travaillé que d'habitude.

Et quelle indication du Destin ! Les braves gens souffriront mais la sinistre gâchette et ses complices disparaîtront sans laisser de trace, comme le vitrail, sauf celles du sang versé qui, ne disparaîtront jamais.

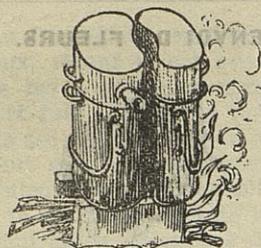


## PRO PATRIA

Dessin de V. DESCAVES

— Pourquoi avez-vous volé deux cents francs ?

— ... C'était pour acheter deux jambes articulées et aller au front !...



### LA CHATTE DES TRANCHÉES.

Dans une tranchée où nous avons séjourné longtemps, nous avons, en partant, laissé une chatte, qui s'était installée là et vivait avec les poilus, allant d'un gourbi à l'autre et plus particulièrement à ceux où l'on mangeait la soupe et le rata. On l'aimait cette chatte là. A notre départ, elle venait de mettre au monde sept petits chats qu'elle nourrissait tous en vaillante poilue. La jeune famille donnait le meilleur espoir. Il nous a fallu laisser les petits chats et la brave chatte. Mais, bien sur, ceux qui nous ont remplacés prendront soin de la mère et des enfants. Nous les leur recommandons de tout cœur.

### LES PRÉNOMS DE L'ENTENTE.

Dans les Vosges, des familles ont donné aux nouveaux nés les prénoms des chefs d'Etat de l'Entente. On voit ainsi un nombre déjà intéressant de petits gas portant les quatre prénoms : Raymond-Nicolas-Georges-Albert. Et il y a aussi beaucoup de : Raymonde-Nicolette-Georgette-Albertine.



### CERTIFICAT DE MARRAINE

Nous envoyons toujours *gratuitement* aux Poilus qui ont une marraine et aux mairaines de guerre le CERTIFICAT DE MARRAINE créé par l'Echo des Gourbis.

## QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ECHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

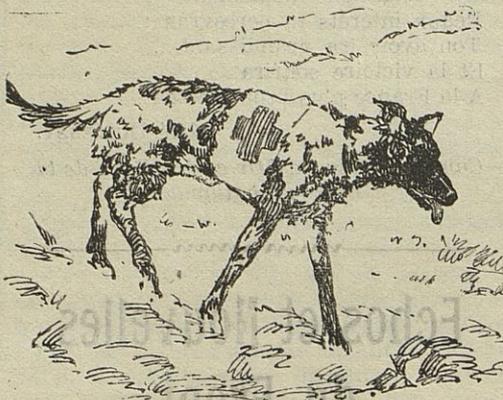
Sur le front, le ..... 1916.



Signature : .....

## Réflexions sanitaires

« 3 jours de permissions seront accordés aux pères de famille à chaque naissance. »



— 6 avec Diane, 5 avec Victoire. Six et cinq : onze. Onze fois trois : trente-trois, plus les délais.

Je demande à parler au colonel.

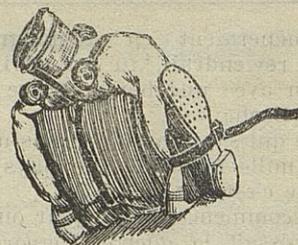
(Dessin de BAYARD, 128<sup>e</sup> Division).

## Chansons et Monologues de Poilus

### LE SOURD-MUET OU LE PARFAIT INTERPRETE

I  
Un sourd-muet de mes amis se sentant pris d'audace.  
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !  
Et d'amour du danger,  
Ecrivit un beau jour à son Commandant d'Place  
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !  
Qu'il voulait s'engager !  
« Trouvez-moi, Commandant, un post' qui me convienne.  
» Je m'empress'rai de le r'joindre à Berlin ou à Vienne !  
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !  
A Berlin ou à Vienne !

II  
Le Commandant lui dit : « Je vais voir si, peut-être,  
» Ah !...  
» Il s'rai possible encor  
» De vous recommander, sans trop se compromettre,  
» Ah !... »



» Dans quelque Etat-Major !  
» Pour garder nos secrets, dont l'ennemi raffole,  
» On aurait vot' silence à défaut d' vot' parole !  
Ah ! Ah ! etc.

III

En voyant mon sourd-muet garder son air godiche,  
Ah !...  
Et jaloux de son succès,  
Le gendarm' de planton dit au Commandant : « Chiche  
» Ah !...  
» Qu'il ne comprends pas l' français !  
Alors, c'est encor mieux, dit l'officier fort aise,  
Nous allons l'envoyer avec l'armée anglaise !  
Ah ! Ah ! etc.

IV

Pour discuter le prix d' la salade et du beurre  
Ah !...  
N'a-t-il pas plus d'un doigt  
Dont il ne s'est jamais servi jusqu'à cette heure  
Ah !...  
Pour un si noble emploi !  
C'est un ambitieux -- du moins je le présume --  
Interprète, il sera souvent dans les légumes !  
Ah ! Ah ! etc.

V

On ne peut exiger du meilleur interprète  
Ah !...  
Fût-il maître d'hôtel  
Qu'il sache déclamer, tel autrefois Vatel,  
Ah !...  
Les menus qu'il apprête !  
N'est-il pas plus utile, à qui fait son devoir,  
De savoir sans parler que d' parler sans savoir !  
Ah ! Ah ! etc.

VI

Feignant à chaqu' question, sérieuse ou frivole,  
Ah !...  
D' n'avoir rien entendu  
Il sera la vivante image du symbole  
Ah !...  
Dont on l'aura r' vêtu !  
Enigmatiquement, sans bagout ni platine,  
Il fera grand honneur au sphinx qu'on lui destine !  
Ah ! Ah ! etc.

VII

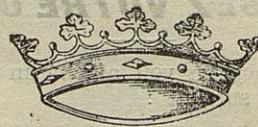
S'il est jamais chargé d'une mission délicate  
Ah !...  
Près d'un' vierge aux doux yeux,  
Elle aura beau rougir, soupirant « Kamarate » !  
Ah !...  
Il n' la remplira qu' mieux (1) !  
Fi, du dictionnaire, à l'heure où l'on est tendre,  
De Peil et de la main on s' fait toujours comprendre !  
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !  
On s' fait toujours comprendre !

3412145

G — Emile LUTZ

Adjudant interprète, 29<sup>e</sup> Brigade R. F. A.  
Corps exp. anglais,

(1) Note — La mission !



ARMES DE NANCY.

Le Gérant : Alfred GAIE.  
Nancy. — Imprimerie HINZELIN.